

Ariane Mnouchkine - Théâtre du Soleil

UNE CHAMBRE EN INDE

[Une chambre en Inde è uno spettacolo del Théâtre du Soleil del 2016. È la più recente regia di Ariane Mnouchkine. Da molti critici e da molti spettatori è stato vissuto come “l’ultimo” (nel senso di conclusivo) spettacolo della grande regista: quasi un testamento. Non è per questo che abbiamo deciso di dedicare a Une chambre en Inde un primo piano in questo numero di «Teatro e Storia», tanto più che Ariane Mnouchkine stessa non ha mai parlato in questo senso del suo spettacolo. Lo abbiamo fatto, invece, perché ci pone interrogativi pressanti sul ruolo, il peso, l’ingombro e il senso del teatro ai nostri giorni, come abbiamo appena visto nella Introduzione al numero. A queste domande, risponde in molti modi: in modo esplicito, e fortemente e dichiaratamente politico, con le parole dello spettacolo e con quelle del programma. Lo fa in maniera più indiretta e profondamente toccante: lo spettacolo utilizza, tra i suoi altri, moltissimi ingredienti, frammenti di una forma di teatro danza tradizionale del Tamil Nadu, il Terukkuttu. La storia dello spettacolo traveste appena la storia da cui è nato: una troupe di attori si trova in India, per preparare uno spettacolo nuovo. Però, prima ancora di sapere loro stessi di cosa vorranno parlare, deve rispondere a una serie di domande del presidente dell’Alliance française (l’ente per promuovere all’estero la cultura francese), in modo da riuscire ad ottenere il finanziamento necessario al lavoro. Ed ecco che inizia la storia, il dramma: il capo della troupe, monsieur Lear, è sparito. Ha lasciato troupe e teatro e si è fatto guru. Si è fatto anche arrestare. Ad angosciarsi sulle risposte da dare, e quindi al tema da scegliere per lo spettacolo, rimane una donna, la sua assistente, Cornélia. In quanto semplice assistente, non ha idee, né competenze pratiche, né visioni, ha solo il suo senso del dovere, o l’amore per il teatro, o quello che la spinge a non girare le spalle a tutto e ad andar via. Per tutta una lunghissima notte, nella stanza a Pondicherry dove è alloggiata, si susseguono telefonate e improvvise irruzioni. E notizie sugli attentati francesi, sulle guerre nel mondo. Ma anche apparizioni. Dalle finestre filtrano le luci e i rumori continui dell’India. Ma talvolta le imposte si spalancano anche per far apparire Shakespeare, o Gandhi, l’amante Sikh da cui la sua padrona di casa, di altra religione, è stata divisa a forza nella sua giovinezza, una scimmia. Oppure Čechov e le tre sorelle. E anche una forma classica di teatro danza, il Terukkuttu. Entra una serva minacciata di nozze forzate dal padre. Entrano terroristi. È un fiume in piena di immagini e visioni, commentate e sottolineate dalla musica continua. In mezzo a tutto questo sta il Terukkuttu, agito dagli attori del Soleil, che lo hanno studiato per mesi con i maestri indiani. Serve

a raccontare due storie di donne del Mahabharata, quella di Draupadi, moglie di cinque re, vinta ai dadi, trascinata per i capelli al cospetto del suo nuovo padrone, e salvata dalla vergogna di essere spogliata in pubblico solo dall'intervento di Krishna. E quella di Panourovi, moglie di Karna, personaggio inventato dal Terukkuttu per raccontare l'ultimo saluto al marito, che sta per andare a morire in battaglia – e già la donna lo piange, e vede la sua morte imminente, e la sua sorte, terribile, di vedova. Serve però anche ad additare l'essenza del teatro, la risposta a tutti i problemi di Cornélia.

È – sembra essere, per lo spettatore, almeno – una risposta implicita alle domande sul teatro che la Mnouchkine pone a se stessa e a noi: una tecnica raffinata e antica, precisa, difficile da imparare e da eseguire. Un concentrato di quella estraneità alla quotidianità e alla normalità che è, forse, il cuore del teatro. Questo spettacolo d'eccezione sarà qui raccontato da tre punti di vista: quello della regista, attraverso le pagine del programma di sala. Quello di uno spettatore che da anni conosce e segue il lavoro del Soleil, Georges Banu. E quello dell'attore che più ha collaborato con la Mnouchkine, Duccio Bellugi, che ci conduce all'indietro, nell'essenziale tempo delle prove (Mirella Schino)].

- Mais où en êtes-vous donc?
- Nous? Nous sommes en Inde.
- Encore? Mais, aux dernières nouvelles, vous en reveniez.
- Oui. Nous sommes revenus, en effet. Mais nous avons rapporté l'Inde avec nous.
- Ce sera donc, à nouveau, un spectacle sur l'Inde?
- Ce ne sera pas sur l'Inde, mais cela se passera en Inde. Dans une chambre en Inde. Ce sera d'ailleurs le titre du spectacle.
- Cela? C'est-à-dire? Qu'est-ce qui se passe en Inde qui ne soit pas l'Inde?
- Des visions, des rêves, des cauchemars, des visitations, des paniques, des doutes, des révélations. Tout ce qui hante les acteurs et techniciens d'une pauvre troupe de théâtre, désespérément en quête d'un théâtre résolument contemporain et politique, bloquée là-bas par des événements qui la dépassent, nous-aussi, et nous bouleversent sans que nous trouvions encore la façon de pouvoir leur faire face, de les subir sans nous résigner ni ajouter du mal au Mal par nos paroles et nos actions.

(Juin 2016)

Que les hommes puissent aimer Dieu
tout en échouant à aimer l'humanité, est un mystère.
Qui croient-ils donc aimer?

Sri Aurobindo (1872-1950)

Nous étions comme des réfugiés de l'Histoire. Autour de notre chambre les Temps étaient déchaînés. Nous nous demandions ce qui nous arrivait, nous les gens les plus divers, mais unis par le même souci, nous nous demandions comment nommer Ça, ce chaos. L'air était bouillant. À travers les portes-fenêtres on entendait les bruits de l'Inde, cette manif perpétuelle. Il ne dort donc jamais, ce continent?

Nous voulions la Vie, comprendre ces Violences folles. Nous avions l'impression que le monde entier se bousculait pour défiler dans notre chambre.

Les peuples appelaient. C'était vraiment bouleversant. Ils criaient: Au secours! Ou: Plus jamais! Et dans combien de langues? Toutes! Nous cherchions à répondre, Nous, les Membres de la Troupe. Les temps allaient si vite.

Nous sautons comme des puces d'une ville à l'autre. Au moment de rire on pleurait, et inversement. Il y avait autant de dangers que d'espoirs, ou presque.

On ne savait pas comment ça allait finir.

Certains d'entre nous se tourmentaient de ne pas savoir comment commencer.

Après tout nous avions une mission: créer un spectacle.

Que dis-je? *Le spectacle*. Dès demain en signer la promesse.

C'est comme si on nous avait dit: «Bouclez l'Orient et l'Occident forcenés dans une coquille de noix. Résumez les pestes et les poux en une potion parfumée.

Oui, oui, on va essayer, nous hâtons nous. Et à l'instant, on voyait s'élever contre nous une armée d'angoisses et d'impuissances. Autant nous demander de faire rentrer l'arche de Noé, le déluge et la traversée du désert, la Révolution française et les autres, et toutes les guerres de religion, la renaissance d'Ulysse, le massacre des sorcières, l'enterrement de Pandava, etc., etc., dans un seul pousse-pousse. Comment ne pas trembler?

Nous redoutions le ridicule. Nous poursuivions le rire avec acharnement.

Heureusement ou par malheur cette nuit-là durait des siècles. Vers minuit un colonel m'apporta les dernières nouvelles. J'ouvre le journal. Je criai: Non!

(Extrait du "Journal de Cornélia". Hélène Cixous. Mai 2016)

Le courage et l'amour sont les seules vertus indispensables.
Même si toutes les autres étaient éclipsées ou endormies,
à elles deux, elles sauveraient l'âme vivante.

Sri Aurobindo

De la colère vient l'égarement
De l'égarement, le désordre de la mémoire
Du désordre de la mémoire la ruine de la raison
De la ruine de la raison, la perte de l'homme.
Bhagavadgita (I siècle av. J.C.)

Tout d'abord, il y a des voyages. Alors je vais évidemment parler du dernier, non pas seulement mon voyage, mais celui qui a été notre voyage en Inde. Tout le Théâtre du Soleil, je dis bien tout le Théâtre du Soleil: techniciens, bureau, tout le monde, à ma demande, et parfois avec un peu d'étonnement de certains d'ailleurs, mais à ma demande, à mon insistance je dirais, tout le monde est allé en Inde. J'avais plusieurs raisons à cela. Pour les comédiens et les musiciens c'était évident, c'est-à-dire que je voulais qu'ils aient l'occasion de se plonger ou de se replonger dans un certain bain dont nous parlerons peut-être ou pas, mais j'avais envie que pour une fois, ceux qui ne brillent pas sur le plateau mais sont responsables de beaucoup d'éclats à côté du plateau, soient avec nous. J'avais envie de les retrouver, et donc ça a été fait, on l'a fait. On l'a fait grâce à, d'ailleurs, il faut le dire en passant, à beaucoup de gentillesse, de travail, de solidarité des gens à Pondichéry qui nous ont accueillis, ont logé beaucoup d'entre nous, de l'Alliance française, de l'Institut français...

Cela a été bricolé, mais bien bricolé, c'est-à-dire qu'on a trouvé un petit peu d'argent ici et là, etc.

Il y a eu une bienveillance, beaucoup de travail pour l'obtenir, mais beaucoup de bienveillance, d'initiatives et en France et à Pondichéry, puisque c'est à Pondichéry que nous avons été. Mais au fond, c'est vrai que j'avais envie de ça et c'était un bonheur, et nous attendions ça, et on allait faire notre École Nomade, donc on allait partir à douze et les autres nous rejoindraient quinze jours plus tard, et on commencerait à répéter le spectacle.

Et puis, et puis le 13 novembre est arrivé, le vendredi 13 novembre, et je me suis demandé si je n'étais pas, je dois dire, complètement folle...

Qu'est-ce que cela voulait dire: emmener le Théâtre du Soleil en Inde, après ce qu'il venait de se passer, après l'impensable qui venait de se passer, impensable mais curieusement pas imprévisible, impensable. Et donc j'ai oscillé, je dois dire. Je n'osais même pas leur en parler, je me disais mais non, on n'a plus le droit, voilà, on n'a plus le droit. On doit rester collés ici à penser à ça, à travailler là-dessus, il n'y a plus d'autres horizons. Enfin, j'étais paralysée, tétanisée, comme vous tous je pense, comme nous tous. Je ne décrirai probablement rien là que la plupart d'entre vous

n'aient ressenti. Puis finalement, je me suis entêtée, et sans parler même de mes hésitations aux autres, parce que je ne voulais pas révéler des hésitations chez eux, parce que si nos hésitations s'étaient ajoutées les unes aux autres, peut-être qu'on ne serait pas partis. Donc je n'ai pas demandé, je n'ai pas dit: «Est-ce que tu hésites?» Je n'ai pas parlé, je n'ai rien dit et je me suis obstinée. Et pourquoi je me suis obstinée, exactement parce que je me suis dit: il faut aller un peu loin pour voir, pour comprendre, il faut prendre un peu de distance, et c'était la distance du voyage. Quant aux mères nourricières, aux terres nourricières, il faut bien dire que quand-même, en allant en Inde, je savais que nous allions dans une terre que parfois nous est incompréhensible, même cruelle; le chaos indien est terrible, mais je savais que nous allions dans un pays qui est pour nous, pour nous gens de théâtre, artistes en général mais gens de théâtre en particulier, qui est justement une terre, une mère d'abondance absolue. Donc voilà, alors qu'est-ce qu'on gagne, qu'est qu'on perde, je ne sais pas ce qu'on a perdu, je ne crois pas. Je t'avouerais que d'abord, je ne me suis pas posé la question comme ça. Je ne sais même pas d'ailleurs ce qu'on a gagné. Je sais qu'on a été très proches les uns des autres, qu'on s'est beaucoup, beaucoup retrouvés, qu'on s'est beaucoup, beaucoup regardés, qu'on a énormément travaillé. Il y avait quelque chose de régénérateur et il y avait quelque chose qui affirmait la vie et la vie du théâtre, alors que les événements, comme je l'ai dit, m'avaient fait moi, vaciller. On finit par se demander à quoi on sert, enfin.

(*Le Prix de l'expérience – Contraintes et dépassements dans le travail de groupe*. Rencontre publique entre Ariane Mnouchkine et Eugenio Barba, Théâtre du Soleil, 8 mars 2016)

Manger en solitaire même dans l'opulence
est assurément plus triste que de mendier.

(Texte tamoul, III siècle av. J.C.)

Superstitions, bigotisme, cagotisme, préjugés, ces larves, toutes larves qu'elle sont, sont tenaces à la vie. Elles ont des dents et des ongles dans leur fumée, et il faut les étreindre corps à corps, et leur faire la guerre, et la leur faire sans trêve; car c'est une des fatalités de l'humanité d'être condamnée à l'éternel combat des fantômes. L'ombre est difficile à prendre à la gorge et à terrasser.

(Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862)

Le spectacle rend hommage à une forme de théâtre indien que je connaissais mal, dont la découverte fut un véritable choc, le Terukkuttu.

J'ai été frappée par la liberté et la vitalité puissante de cette forme...

Dans le spectacle, le Terukkuttu apparaît dans toute sa vigueur et sa splendeur. Il joue ainsi un rôle très important en tant qu'exemple de la force même du théâtre et s'affirme comme une sorte de rappel à l'ordre des lois fondamentales et ancestrales du théâtre qui se moque de nos ondulations et de nos ondoyances. Bien sûr, en 2016, tout ne peut pas être résolu par une représentation de Terukkuttu. Mais ce théâtre est comme une pierre de gué pour traverser un fleuve qui déborde...

Le Terukkuttu est une forme traditionnelle de théâtre originaire du Tamil Nadu, un état du Sud de l'Inde. Très ancienne, cette forme reste vivante et populaire aujourd'hui, particulièrement dans les campagnes. Elle associe des chants, de la danse et des parties parlées. Chanteurs et acteurs danseurs sont accompagnés par le petit harmonium indien, des tambours mridangam et dholak et un hautbois mukavina.

Les musiciens sont installés devant un petit rideau tendu au lointain, alors que la scène a été faite en terre battue par les villageois. Et tout au long de la nuit, on y raconte des histoires issues de Mahabharata et du Ramayana, les deux grands récits épiques indiens.

Un meneur de jeu, le kattiyakaran, dirige la représentation, commente les événements et dialogue avec les personnages dans un style truculent. Les acteurs, aux hautes coiffes resplendissantes et aux costumes colorés, dialoguent et interpellent le kattiyakaran et le public.

Aux histoires se mêlent des rituels qui reflètent les émotions, les valeurs, les costumes des villageois de cette région de l'Inde. En retour le Terukkuttu devient l'expression d'une réalité telle qu'elle est ressentie et vécue par un peuple.

Les représentations de Terukkuttu ont généralement lieu chaque année entre mars et juillet. Elles commencent dans la soirée pour se prolonger jusqu'au petit matin.

Le dérobement de Draupadi

Duryodhana ordonne à son frère Dussassana de lui ramener Draupadi car il veut se venger d'elle en l'humiliant devant ses cinq maris.

Mais, grâce à Krishna, les choses ne se passeront pas tout à fait comme l'ont imaginé les deux frères...

Les supplications de Ponourouvi

Les supplications de Ponourouvi font partie d'un des plus beaux passages du Mahabharata, épisode dit: La mort de Karma.

Le personnage de Ponourouvi, épouse de Karma, n'existe pas dans le texte original du Mahabharata et n'apparaît que dans le traitement qu'en fait le Terukkuttu au Tamil Nadu.

Si Dieu veut se manifester devant les affamés,
il lui faudra le faire sous forme de nourriture.
Gandhi (1869-1948)

Là où il n'y a le choix qu'entre la lâcheté et la violence, je conseillerais la violence.

Gandhi